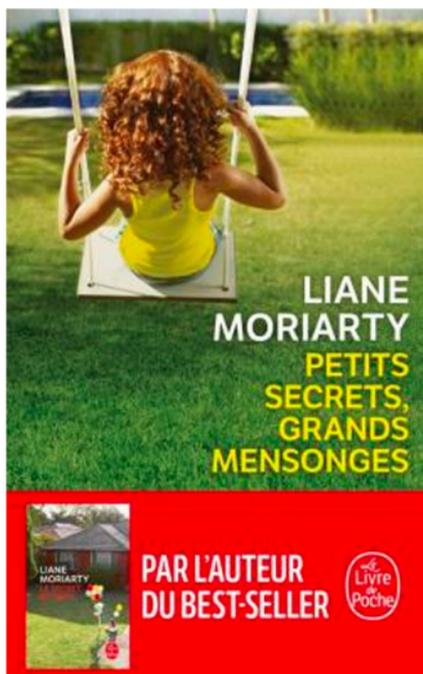


LIANE MORIARTY

Le Livre de Poche

Petits secrets, grands mensonges

ROMAN TRADUIT DE L'ANGLAIS (AUSTRALIE)
PAR BÉATRICE TAUPEAU



Le Livre de Poche remercie les éditions ALBIN MICHEL
pour la parution de cet extrait

Titre original :

BIG LITTLE LIES

Paru chez Pan Macmillan en Australie
et chez G.P. Putnam's Sons aux États-Unis, en 2014.

Traduit à partir de l'édition britannique parue sous
le titre LITTLE LIES chez Michael Joseph en 2014. Australia
Pty Limited 2014. Tous droits réservés.

© Liane Moriarty, 2014.

© Éditions Albin Michel, 2016, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-253-07369-7 – 1^{re} publication LGF

À Margaret, avec toute mon affection

Tu me donnes un coup,
tu me dois un bisou,
un bisou dans le cou.

Chanson de cour de récréation

École publique de Pirriwee

... où nous étudions au bord de la mer !

Pirriwee est une ZONE DE NON-VIOLENCE !

On ne tape *pas*.

On ne se *laisse pas* taper.

On ne *tait pas* la violence.

Si on voit nos copains se faire frapper,
on a le *courage* de prendre leur défense,
de dire NON.

« Une soirée quiz entre parents d'élèves ? s'étonna Mrs Patty Ponder. On dirait plutôt une émeute. Qu'est-ce que tu en penses, ma petite chatte ? »

Aucune réaction. Marie-Antoinette somnolait sur le canapé, indifférente aux hurlements vibrants de colère qui perçaient l'air froid de la nuit calme. D'une certaine manière, Mrs Ponder, elle, les vivait comme une atteinte personnelle. Comme si toute cette rage était dirigée contre elle. (Elle avait grandi auprès d'une mère colérique.)

Son atelier de couture donnait directement sur la cour de récréation de Pirriwee Public.

« Maman, tu es folle ? Tu ne peux pas vivre aussi près d'une école primaire », avait décrété sa fille quand elle avait commencé à parler d'acheter la maison.

Mais elle adorait entendre l'incroyable brouhaha de voix enfantines à intervalles réguliers dans la journée, et comme elle ne se déplaçait plus en voiture, elle n'avait que faire des embouteillages dans la rue, causés par ces énormes véhicules que tout le monde conduisait aujourd'hui, et ces femmes affublées d'immenses

lunettes de soleil qui se penchaient sur leur volant pour échanger à tue-tête des informations de la plus haute importance concernant le cours de danse de Hâriette et la séance d'orthophonie de Charlie.

Comme elles prenaient leur rôle de mère au sérieux ! Il fallait les voir, avec leur petit visage affolé, leur démarche dynamique et leur air important lorsqu'elles pénétraient dans l'école, fesses moulées dans leur tenue de gym, queue-de-cheval au vent, regards rivés sur l'écran de leur téléphone portable au creux de la main telle une boussole. Voilà qui faisait beaucoup rire Mrs Ponder. Avec tendresse, bien sûr. Elles lui rappelaient ses trois filles et étaient toutes si jolies !

« Comment allez-vous, ce matin ? » s'écriait Mrs Ponder au passage des mamans, les jours où elle prenait son thé sur le porche ou arrosait son jardin.

« Débordée, Mrs Ponder ! Ça n'arrête pas ! » répondaient-elles invariablement en tirant leurs enfants par le bras sans ralentir le pas. Elles se montraient charmantes, amicales et... un rien condescendantes. C'était plus fort qu'elles. Mrs Ponder était si vieille, et elles, si occupées !

Avec les pères, de plus en plus nombreux à emmener les enfants à l'école, ce n'était pas pareil. Le plus souvent, ils prenaient leur temps, affichant en passant une désinvolture mesurée. Aucun problème. Situation sous contrôle. C'était le message. Mrs Ponder les observait eux aussi d'un air amusé. Avec tendresse, bien sûr.

Mais pour l'heure, l'attitude des parents d'élèves de Pirriwee laissait à désirer. Elle approcha de la

fenêtre et écarta le rideau en dentelle. L'école avait récemment fait poser une grille de protection à ses frais après qu'une balle de cricket avait brisé une vitre et manqué d'assommer Marie-Antoinette. (Un groupe de garçons de CM2 lui avaient offert une carte d'excuses peinte à la main qu'elle gardait sur son réfrigérateur.)

De l'autre côté de la cour se trouvait une bâtisse en pierre de grès sur deux niveaux, dont le second accueillait une salle de réception qui ouvrait sur un grand balcon avec vue sur l'océan. Mrs Ponder y était entrée à plusieurs occasions : une conférence donnée par un historien de la région, un déjeuner organisé par la Société des amis de la bibliothèque. Elle ne manquait pas de cachet. Parfois, d'anciens élèves y célébraient leur mariage. C'était également là que devait avoir lieu la soirée quiz. Objectif : récolter des fonds pour acheter des tableaux numériques interactifs. Des quoi ? Peu importait. Mrs Ponder y avait, bien entendu, été invitée. Bizarrement, sa proximité avec l'école lui conférait un genre de statut honorifique, alors même qu'aucun de ses enfants ou petits-enfants n'y avait été scolarisé.

Chaque semaine, les élèves participaient à l'assemblée de l'école dans cette même salle. Aussi, le vendredi matin, Mrs Ponder s'installait dans son atelier de couture avec une tasse de thé noir English Breakfast et un gâteau sec au gingembre. Le chant des enfants qui flottait jusqu'à elle lui tirait systématiquement des larmes. Elle n'avait jamais cru en Dieu, mais lorsqu'elle entendait des enfants chanter...

Rien à voir avec le torrent de grossièretés qui lui parvenait à présent. Non qu'elle soit particulièrement prude (sa fille aînée jurait comme un charretier), mais entendre quelqu'un hurler comme ça dans un lieu d'ordinaire empli de rires et de cris d'enfants était aussi navrant que déconcertant.

Derrière sa fenêtre zébrée de gouttes de pluie, elle vit soudain des gens sortir par les portes du rez-de-chaussée, déclenchant l'éclairage automatique. La zone pavée autour de l'entrée de l'école s'illumina, tel un théâtre au lever du rideau. Un voile de brume accentuait l'effet dramatique.

Quelle étrange vision.

Les parents d'élèves de Pirriwee avaient un penchant des plus déroutants pour les soirées costumées. Organiser une simple soirée quiz ne suffisait pas, non. À en croire le carton d'invitation, un petit futé avait décidé que ce serait une « soirée Audrey & Elvis ». Ces dames devaient toutes se déguiser en Audrey Hepburn, et ces messieurs en Elvis Presley. (Voilà qui avait donné à Mrs Ponder une raison supplémentaire de ne pas participer : elle avait toujours eu les soirées costumées en horreur.) Apparemment, la version la plus populaire d'Audrey Hepburn était l'élégante Holly Golightly de *Diamants sur canapé* : longue robe noire, gants blancs et collier de perles. Les hommes quant à eux avaient massivement choisi de rendre hommage au King dans les dernières années de sa vie : combinaison blanche à paillettes, faux diamants et décolleté en V. Les pauvres, ils avaient l'air parfaitement ridicules.

Sous le regard observateur de Mrs Ponder, un clone du King décocha un coup de poing en pleine mâchoire à un autre qui, basculant en arrière, entra en collision avec une réplique d'Audrey, avant d'être éloigné sans ménagement par deux autres Elvis venus de derrière. Le visage enfoui dans les mains, une seconde Audrey se détourna de ce spectacle visiblement insoutenable. Quelqu'un cria : « Arrêtez ! »

En effet. Que penseraient vos magnifiques enfants !
« Devrais-je appeler la police ? » se demanda Mrs Ponder à haute voix, mais elle entendit bientôt le hurlement lointain d'une sirène et celui, continu, d'une femme sur le balcon.

*

GABRIELLE : Ce n'était pas comme si les mères avaient été entre elles, vous savez. Sans les pères, ce ne serait jamais arrivé. Ça a sans doute *commencé* à cause des mères. Nous étions les principales protagonistes, si on peut dire. Les mamans. Je déteste ce mot. Maman. Ça manque de distinction, vous ne trouvez pas ? Je préfère dire mère. Ça sonne moins rond. Je n'ai pas une bonne image de mon corps, à propos. Mais qui n'a pas de complexes, hein ?

BONNIE : Tout ça n'était qu'un terrible malentendu. Certains ont eu des mots blessants et ensuite, tout est parti en vrille. Comme toujours. Si on remonte à la source d'un conflit, il y a toujours quelqu'un à qui on a fait de la peine, vous ne croyez pas ? Divorces.

Guerres mondiales. Procès. Euh, peut-être pas tous les procès. Je peux vous offrir une infusion ?

MRS LIPMANN : Une tragédie, c'est profondément regrettable, et nous tâchons tous d'aller de l'avant. Je n'ai rien à ajouter.

CAROL : À mon avis, c'est à cause du club de lecture érotique. Mais ça n'engage que moi.

JONATHAN : Le club de lecture érotique n'avait rien d'érotique, ce n'est un secret pour personne.

JACKIE : Vous savez quoi ? Ma vision des choses, c'est que l'enjeu est féministe.

HARPER : Un enjeu féministe ? Qui a dit une chose pareille ? Enfin, quand même ! Je vais vous dire ce qui a tout déclenché. *L'incident* lors de la journée d'accueil des maternelles.

GRAEME : D'après ce que j'ai compris, tout cela tient à la bataille acharnée que se livrent les mères au foyer et celles qui font carrière. Comment ils appellent ça, déjà ? Mummy Wars. Mon épouse est restée en dehors de ça. Elle n'a pas de temps à perdre.

INSPECTEUR ADRIAN QUINLAN : Que les choses soient claires. On n'est pas au cirque, là. Il s'agit d'une enquête pour meurtre.

Six mois avant la soirée quiz

Quarante ans. Aujourd'hui, Madeline Martha Mackenzie fêtait ses quarante ans.

« J'ai quarante ans », dit-elle tout haut tandis qu'elle conduisait. Elle prononça les deux derniers mots comme au ralenti. « *Quaaaraaante aaans.* »

Elle croisa le regard de sa fille dans le rétroviseur. Tout sourire, Chloe imita sa mère. « J'ai cinq ans. *Ciiinq aaans.*

— Quarante ans ! » répéta Madeline comme une chanteuse d'opéra qui fait ses vocalises. « La la la la la la la !

— Cinq ans ! » reprit Chloe sur les mêmes notes.

Madeline essaya une version rap, en battant la mesure sur le volant. « J'ai quarante ans, yo, quarante... »

— Ça suffit maintenant, maman, interrompit Chloe avec fermeté.

— Pardon. »

Madeline emmenait Chloe à la matinée d'accueil – « Mettons-nous gentiment en condition ! » – organisée par l'école maternelle. Non que Chloe ait le moindre besoin de se préparer à sa première rentrée

scolaire au mois de janvier suivant. Elle était déjà fin prête pour intégrer Pirrewee Public. Le matin même, c'était elle qui avait pris son frère sous son aile au moment de le laisser dans sa classe. « Fred, tu as oublié de déposer ton cartable dans le grand panier ! Oui. Là. C'est bien. » Le garçonnet, de deux ans son aîné, semblait souvent moins mature.

Fred s'était exécuté avant de se ruer sur Jackson pour l'étrangler par-derrière. Madeline avait fait mine de ne pas voir son geste, probablement mérité. La mère de Jackson, Renata, n'avait rien vu non plus, trop occupée à se plaindre avec Harper du stress incroyable lié à l'éducation de leurs petites dernières, toutes deux surdouées. Chaque semaine, Renata et Harper fréquentaient le même groupe d'entraide destiné aux parents d'enfants « à haut potentiel ». Madeline les imaginait sans peine, installés en cercle, se tordant les mains d'angoisse, le cœur secrètement gonflé d'orgueil.

Pendant que Chloe passerait la matinée à mener ses camarades à la baguette (son don à elle, c'était l'autoritarisme – un jour, elle dirigerait une grande entreprise), Madeline retrouverait Celeste autour d'un café et d'une pâtisserie. Les jumeaux de son amie, qui feraient également leur première rentrée l'année suivante, passeraient quant à eux leur temps à se déchaîner. (Leur don à eux : se faire entendre. Cinq minutes en leur compagnie suffisaient à lui donner la migraine.) Les cadeaux d'anniversaire de Celeste étaient toujours exquis et hors de prix. Madeline s'en réjouissait d'avance. Elle confierait ensuite Chloe à sa belle-mère pour déjeuner avec quelques amies avant de filer récupérer les enfants à

l'école toutes ensemble. Il faisait un temps radieux. Elle portait ses nouvelles chaussures à talons aiguilles, une splendide paire de Dolce & Gabbana achetée sur le Net à moins trente pour cent. La journée promettait d'être absolument fabuleuse.

« Que la fête commence ! » avait dit Ed, son mari, en lui apportant le café au lit ce matin. Madeline était connue pour adorer les anniversaires et les festivités en tous genres. Pourvu qu'on sable le champagne.

Quand même. Quarante ans.

Sur le trajet familial de l'école, elle songeait à ce cap, formidable. Quarante ans. Elle n'avait pas oublié l'effet qu'un tel âge lui faisait vingt-cinq ans plus tôt. Terne. Échoué au milieu de l'existence. Rien n'aurait plus vraiment d'importance à quarante ans. Terminé, les vraies émotions, car à quarante ans, on serait bien à l'abri, anesthésié par sa « vieillesse ».

« *Une femme de quarante ans retrouvée morte.* »
Oh, mon Dieu.

« *Une femme de vingt ans retrouvée morte.* »
Quelle tragédie ! Quel malheur ! Trouvez l'assassin !

Lorsqu'elle apprenait aux informations le décès d'une femme de son âge, il fallait un moment à Madeline pour réaliser. Mais, attendez une minute, ça pourrait être moi ! Quel chagrin ! Si j'étais morte, un tas de gens seraient tristes. Dévastés, même. Et toc ! Voyez, rien ne sert d'être obsédé par l'âge. J'ai peut-être quarante ans, mais il y a des gens qui m'aiment.

D'un autre côté, n'était-il pas parfaitement naturel d'être plus attristé par la mort d'une toute jeune femme que par celle d'une quadra qui a profité de la vie deux fois plus longtemps ? Voilà pourquoi, face à

un tireur fou, Madeline se sentirait obligée de se jeter devant une fille à qui il reste tout à vivre. Prendre une balle au nom de la jeunesse. Ce ne serait que justice.

Enfin... elle le ferait si elle pouvait s'assurer qu'il s'agissait d'une chouette gamine. Pas d'une même insupportable comme celle qui conduisait la petite Mitsubishi bleue juste devant. En dépit du macaron « jeune conducteur » collé de travers sur sa lunette arrière, Mademoiselle ne prenait même pas la peine de se faire discrète pour utiliser son téléphone portable au volant. Elle était probablement en train d'écrire un texto ou d'actualiser son statut Facebook.

Voyez ! Elle n'aurait même pas remarqué le tueur fou ! Ni le sacrifice de Madeline, tout hypnotisée par son écran qu'elle était ! C'était rageant.

Dans la voiture, un groupe d'adolescents se seraient les uns contre les autres. Ils n'étaient pas moins de trois sur la banquette arrière, à secouer la tête et à faire de grands gestes. L'un d'eux agitait, euh... son pied ? C'était bien un pied, qu'elle venait de voir ? Mon Dieu. Un drame. Voilà ce qui se préparait. Ils devaient se concentrer, et vite ! Pas plus tard que la semaine précédente, tandis qu'elle buvait un petit café après son cours de cardio-training, Madeline avait lu un article dans le journal sur le nombre de jeunes qui se tuaient au volant parce qu'ils envoyaient des textos. *Je suis en route ! J'arrive dans deux minutes !* Leurs derniers mots, stupides, souvent mal orthographiés. Madeline n'avait pu retenir ses larmes devant le portrait d'une mère accablée de douleur, qui montrait bêtement le téléphone de sa fille au photographe en guise d'avertissement aux lecteurs.

« Bande de petits crétins », dit-elle tout haut en voyant la voiture dévier dangereusement vers la file d'à côté.

« De qui tu parles ? demanda Chloe.

— De la fille qui conduit la voiture de devant. Elle se sert de son téléphone.

— Comme toi quand on est en retard et que tu veux prévenir papa.

— Ce n'est arrivé qu'une seule fois ! protesta Madeline. J'ai été très prudente et très rapide. Et j'ai *quarante* ans !

— Aujourd'hui, oui ! Tu as quarante ans aujourd'hui.

— En effet ! Et moi, j'ai passé un coup de fil. Je n'ai pas envoyé un texto ! On ne peut pas regarder la route quand on écrit un message. C'est interdit par la loi, c'est mal, et je veux que tu me promettes de ne jamais, jamais le faire quand tu seras en âge de conduire. »

Sa voix se mit à trembler à l'idée que Chloe serait un jour une adolescente, et au volant d'une voiture.

« Mais un rapide coup de fil, ça, on a le droit, fit Chloe, histoire de vérifier.

— Non ! C'est interdit aussi.

— Ça veut dire que tu es une criminelle, dit-elle d'un air satisfait. Comme un *cambricoleur*. »

Chloe avait depuis peu développé une fascination pour les cambrioleurs. Plus tard, elle fréquenterait des voyous. Cela ne faisait aucun doute. Des voyous à moto.

« Essaie de t'en tenir aux gentils garçons, Chloe ! lâcha Madeline au bout d'un moment. Aux garçons comme papa. Les voyous ne t'apportent jamais le café au lit, tu peux me croire.

— Qu'est-ce que c'est que ces sornettes, encore ? » soupira Chloe avec lassitude. Elle avait emprunté la

formule à son père, dont elle imitait le ton à la perfection. La première fois qu'elle s'y était essayée, ils avaient éclaté de rire. Grave erreur. Depuis, elle usait de la plaisanterie sans en abuser – et toujours fort à propos – de sorte qu'ils ne pouvaient pas s'empêcher de s'esclaffer.

Cette fois, Madeline parvint à garder son sérieux. En ce moment, Chloe oscillait entre l'adorable petit chou et la véritable peste dans un numéro d'équilibre que lui avait probablement inspiré sa mère.

La petite Mitsubishi bleue s'arrêta à un feu rouge. La jeune fille regardait toujours son téléphone portable. Madeline abattit son poing sur le klaxon. La conductrice jeta un œil dans son rétroviseur tandis que ses passagers se retournaient pour voir de quoi il était question.

« Posez votre téléphone ! » s'écria Madeline en faisant mine d'écrire un message dans la paume de sa main. « C'est interdit ! Et dangereux ! »

La jeune fille lui fit un doigt d'honneur.

« Je vois ! » Madeline tira sur le frein à main et actionna ses feux de détresse.

« Qu'est-ce que tu fais ? » demanda Chloe tandis que sa mère sortait de la voiture. « Maman ! appelle-elle, prise de panique. On doit aller à la journée d'accueil ! On va être en retard ! Oh, *calamité* ! »

« Oh, calamité » était une réplique tirée d'un livre pour enfants que Fred adorait quand il était petit. Toute la famille – jusqu'aux parents de Madeline – l'avait reprise à son compte. Et même plusieurs amis. Une formule hautement contagieuse, en somme.

« Ça va, dit Madeline. J'en ai pour deux secondes. Ces jeunes gens sont en danger. »

Perchée sur ses nouveaux talons aiguilles, elle s'avança d'un air digne vers la voiture bleue et tambourina à la vitre, laquelle commença à descendre.

La silhouette que Madeline distinguait mal jusque-là prit la forme d'une gamine en chair et en os : visage pâle, anneau de nez brillant, petits paquets de mascara sur les cils.

Elle regarda Madeline d'un air mi-agressif, mi-apeuré. « C'est quoi, votre problème ? fit-elle, son téléphone à la main, comme si de rien n'était.

— Lâchez ce téléphone ! Vous pourriez vous tuer, vous et vos amis ! » dit Madeline sur le ton qu'elle employait lorsque Chloe dépassait les bornes. Elle prit l'appareil et le lança à la jeune fille assise bouche bée côté passager. « Compris ? Vous arrêtez, un point c'est tout. »

Tandis qu'elle retournait à sa voiture, elle les entendit éclater de rire. Peu importait. Elle se sentait galvanisée. Une voiture s'arrêta derrière la sienne. Madeline s'excusa d'un geste de la main et pressa le pas, histoire d'être prête à démarrer au moment où le feu passerait au vert.

Sa cheville se déroba. Madeline tomba lourdement sur le côté. Oh, calamité.

C'est très certainement à ce moment précis que tout commença.

Une cheville qui se dérobe bêtement.